

La traduction du Pârsîvalnâmeh de Wolfgang von Eschenbach

Article de Friedrich von Suhtschek, Université de Graz (Autriche)
paru dans la revue *Forschung und Fortschritt*, du 1er avril 1931

Pendant un siècle a prévalu une fausse croyance - lancée par des patriotes celtiques nostalgiques, la traductrice de contes Guest, le traducteur Albert Schulz et le falsificateur français de littérature, Th. de la Villemarqué. Selon cette croyance, la quasi totalité des poésies "courtoises", appartenant à ce qui fut appelé le "cycle des légendes d'Artus", auraient été le fait de l'une des tribus d'Europe dont la culture était des plus modestes, à savoir les Celtes. Le plus gros mensonge de la littérature de tous les temps et aussi le plus lourd de conséquences, a induit en erreur d'innombrables spécialistes (je ne connais que peu d'exceptions : Fr. et A. W. von Schlegel, Eichhorn, Fauriel, Oppert, Holtzmann, F. R. Schröder) et dans leur sillage, tout le monde cultivé, ainsi que de célèbres poètes et des artistes de la parole. Ma recherche débuta le 3 mai 1924, fut interrompue pendant 40 mois par des circonstances adverses et touche maintenant à sa fin. J'en ai rendu compte lors des journées orientalistes à Bonn et à Vienne et j'ai reçu l'approbation entière d'éminents spécialistes tels que Frédéric Macler-Paris et feu Karl Friedrich Geldner-Marbourg. Les écrits poétiques que j'ai évoqués ci-dessus sont tous d'origine iranienne. Ni le christianisme ni l'Antiquité ne constituent les racines de cette culture universelle, de cette "science joyeuse". Elle a mûri sous le soleil de la Perse, à la faveur d'une culture faussement qualifiée de "romantique" et que l'on pourrait plus justement appeler "magique". Elle nous est parvenue par l'intermédiaire des croisés français. Déjà en 1132, l'abbé Geoffrey de Monmouth d'Oxford reçut un petit livre contenant des fragments de légendes iraniennes. Pas plus tard qu'en 1150, la France entière était submergée de conteurs qui puisaient leur inspiration aux sources de l'Orient français. Ils eurent beaucoup de succès. En 1160, le poète courtois Chrétien de Troyes commença à réécrire ces histoires en les adaptant au goût du jour. Vers 1178 (Oct.) jusqu'en 1181, le comte allemand, Philipp v. Lothringen-Flandern (Philippe de Lorraine-Flandre), de retour de Palestine, lui prêta le livre del graal. Mais les stances à la mode de Chrétien de Troyes sont absolument inutilisables pour une étude sérieuse et historique des sources. En revanche, WvE nous a fait cadeau d'une traduction extrêmement fidèle qui ne s'écarte de l'original que par endroits. Sa version, comme d'ailleurs aussi celle de Chrétien, se réfère à une traduction française, réalisée entre 1147 et 1163 par un Arménien, Kyot (Giut). Ce dernier avait déniché le texte original, écrit en nouveau Perse dans une écriture manichéenne, dans le Dolet (Dôlet châneh châs? = château du roi) à Spane (Spâhân, Ispâhân). L'auteur, surnommé "Flegetanis" (Astronome) par WvE, s'était appuyé sur une ou plusieurs compilations de légendes datant des années 540 à 600. Il les "modernisa" dans la mesure où il transforma les saints personnages du texte d'origine en chevaliers féodaux romantiques. Il se servit à cet effet de la grande épopée post-firdousienne, Barzunâmeh (vers 1090), qu'il prit comme modèle. Au centre de sa composition, il plaça une légende manichéenne que l'on rencontre pour la première fois dans le "Champ de la perle" syr., et inventa le nom allégorique de P. ("fleur pure, fleur persane). Le texte de WvE se décompose, ce que personne n'a encore remarqué jusqu'à présent, de la façon suivante : les 5 jours de voyage sacré de Gâhmuret, réglés très rigoureusement, les 13 de P., les 18 de Gâvân, les 13 de Fairûz fiz (le 3è jusqu'au 11è sont résumés ici en 2 lignes), 6 introductions, 3 intermissions, 3 transitions, 4 actions secondaires, 4 conclusions.

I. Le Gahmûretnâmeh traite du roi originel Gahmurt, très célèbre dans la littérature, qui au terme de 5 (tradition parse) jours de voyage, doit achever son activité salvatrice par la mort pour Baruch (pseudonyme attesté de Zarathoustra). Deux passages ont été rajoutés, dont l'un est la légende historique du combat de Choghdi près de Patela (Patala) dans le pays dravidien de Zazamank (nom de dérision : pays des bègues) dans le delta de l'Indus.

II. Le P.nâmeh décrit "l'ascension" de son "fils", sauveur "non encore libéré", en 13 jours saints (manich.). Il est ainsi conduit aux "stations", constamment récurrentes conformément aux prescriptions, de son pèlerinage à travers la vie et ces journées représentent chacune, dans l'ordre, l'inexpérience religieuse (recherche des "passerelles" relig.) l'"avidité", le meurtre inconsidéré des membres de sa famille, etc.. Grâce à l'aide de ses "sages guides" (guru, pir) Gurneman-z (Garônemâni), Trevrezent (Trê ferzend), Kahen-is (Kahun), qui l'instruisent en religion et l'arrachent au "sommeil de l'indifférence", il finit tout de même par "délivrer" le héros légendaire avestien Anfortas (nâ far Tus) de sa Buchyansta, par laquelle(???) il était battu à cause de son union sauvage avec Parika, une non-Parse (cause du péché de Jatu) qui s'était dénudée avec insolence (d'où son nom : Orgeluse). Les jeunes filles phalliques du Logarland étaient strictement interdites aux Parses. Cherchant où siège le très célèbre roi légendaire Sîstân, le saint se voit très justement indiquer le vieux sanctuaire des mages et des Parses, Munt sal vatche (Kûh-î sâl khvâdcheh) au lac de Hamûn où se dresse fièrement encore aujourd'hui un château. C'est là que se déroule, sous les yeux de Pârsîval, une paradâraratâh, grande entreprise d'expiation pour rois coupables du péché de Jatu. Mais la cérémonie a malheureusement eu lieu en vain parce que P. reste muet. La "lance sanglante" est le très anciennement célèbre "bois sanglant" de l'Avesta (symbole de la cruauté, porté par le Prince des Enfers) ; son contraire est le Graal (gôhar, gôhr, gohr, ghr, perle, pierre précieuse, âl Farbenglanz (=éclat des couleurs)), symbole manichéen amplement décrit dans la littérature, symbole de compassion, perle suprême, pierre précieuse suprême dans le château de lumière (Traité manich. de Chavannes). Les autres qualités qui lui sont attribuées sont celles du khvarnah avestien (éclat de la lumière divine) que WvE retranscrit à la lettre. Comme c'est la première fois qu'il ne pose pas de question et que malgré tout Gurnemanz lui fait donner le bain sacré et des vêtements sacrés et qu'il reçoit l'investiture avec le manteau de lumière céleste (manteau d'Urrepantchoyeh ; Urvâkhchaya), Kundrie (Kundi) le maudit. Il chute mais est ramené à Dieu et délivre Anfortas et lui-même grâce à son expression liturg. de la compassion.

III. Le Gâvânnâmeh Gâvân "1er aide du Sauveur". C'est un pur plagiat de la célèbre légende de Fehridûn, écrite par Firdousi. Gâvân est identique à F. Son principal exploit est la "conquête" du couvent d'otages bouddhiste, haï des Parses (avec les images des élèves distingués du couvent, à l'extérieur), Yen-kia-l an (Cha-lo-kia, Han-sse), fondé par le roi Kanechki, détruit par les Arabes en 792 en même temps que la Stupa géante fidèlement décrite par WvE et le palais du Roi et le saint trône du couronnement indien (lit merveille) à Kaps (Kapicha) dans l'Etat de Labour (Lahour) près de Kaboul. Le chef religieux de cet "étrange pays" a reçu le sobriquet de Clinchor (Khindchil Zor ?). Il fut méchamment associé à la légende de Dahâk qui se rapporte à Fehridûn-Gâvân, d'où les 400 femmes enfermées - qui en réalité étaient 300 moines apprenant des sutras -, ainsi que les reines prisonnières Arnive (Arnavâ-k) et Sanguive ((Sanhava-k). C'est depuis la légende de nâ far Tus que l'insolente Parika (Orgeluse) fut donnée à Gâvân comme épouse.

Fairûz fiz, "2è aide du Sauveur", fait figure de celui qui vient convertir l'Inde à la religion perse ou manichéenne, et non au christianisme ! Lohr angerin ("messenger rapide rouge"), aujourd'hui estropié en "Lohengrin", est à l'origine un dieu persan qui délivre Brabant (probablement Bar-band). Le figurant est Artus. En Italie du nord, des garçons étaient déjà baptisés du nom d'"Artusius" avant 1090. Ce nom y est probablement parvenu de Sicile, où les Arabes, grands collecteurs des fines fleurs de la culture persane, ont régné jusqu'en 1091. Le nom fut romanisé à partir de Arta Khusru, Ardkhusru (Illustre et pieu, roi pur). La légende d'Artus et de la Table ronde, etc. remonte au célèbre Kai khusru de Firdousi, par référence probablement à l'empereur Khusru 1er, (531 à 578). C'est lui aussi qui servit de modèle aux contes de Harun al Rachid, cruel tyran arabe. Car cette légende d'Artus se rattache à certains lieux d'Afghanistan, probablement à cause de l'opération d'épuration menée par cet empereur en Iran oriental et dirigée contre les Huns blancs Lehelin. Ces lieux d'Afghanistan sont Bems sur la Korca (Bamîân sur la Karcu), Dianazadrûn (Dîn âzâd rûn) à la source de Hilmend (Plimisol), Nantes (Nantu), Löverland (Lûvarland, Zamîn-î dâvar), Bertun (Berdûrânî im Ghôr). En effet, le poème de WvE est le meilleur Guide Bleu sur l'Afghanistan en allemand. C'est dans ce pays que se déroule le poème épique, comme WvE l'indique lui-même expressément (xxxx ???)

Voici ce qu'à grands traits je puis dire jusqu'à présent de mes travaux. Je ne peux pas parler en détail des innombrables précisions fournies au cours des 24 812 lignes de ce vaste poème. Il n'y a que deux ajouts, d'importance mineure - les nouvelles d'Obilot et Antikonie - que je n'ai pas pu vérifier jusqu'à présent sur le plan littéraire. Mais pour des raisons inhérentes au texte, ces nouvelles sont certainement elles aussi iraniennes. Voici donc résolue la grande énigme littéraire et historique. Comme on était loin de se douter des véritables origines de ces textes ! Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un oeil sur la 3è version, publiée en 1922, du livre de F. Vogt "Gesch. d. mhd. Lit." ou sur le livre de W. Glother, "Parzival und der Graal" (Parsifal et le graal), publié en 1925. Ces découvertes vont complètement bouleverser la conception et les méthodes qui prévalaient jusqu'à présent dans l'histoire de la pensée et de la littérature du Moyen-Age¹.

¹Citation des prophéties de Konrad Burdach prononcées lors de la séance de l'Académie prussienne des Sciences du 19 mai 1904.